



CLASSIQUES  
GARNIER

NANTET (Marie-Victoire), « [Compte rendu de] Michel Wasserman, *Paul Claudel dans les villes en flammes* », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 218, 2016 – 1, p. 107-110

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-05898-4.p.0107](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-05898-4.p.0107)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2016. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## LES « VILLES EN FLAMMES »

Michel WASSERMAN, *Paul Claudel dans les villes en flammes*, Honoré Champion, 2015.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1923 à midi, un terrible tremblement de terre frappe le Japon. « À Tokyo, les trois quarts de la ville détruits, 4 000 000 maisons, 1 500 000 personnes sans abri, 70 000 cadavres relevés jusqu'à ce jour » note Paul Claudel dans le cours haletant de « À travers les villes en flammes ». Daté de septembre 1923, le récit d'abord publié en janvier 1924 sous le titre « Le désastre japonais. Impression d'un témoin » est un morceau de bravoure. Un « je » à la fois modeste et glorieux, celui d'un ambassadeur attelé à sa mission dans des circonstances dramatiques, prend les commandes d'une prose efficace comme il a pris celles des événements sur lesquels il fait la lumière. Michel Wasserman admire l'écrivain à qui il a déjà consacré deux ouvrages<sup>1</sup> ; il vit au Japon dont il parle la langue ; il enseigne les relations internationales ; personne mieux que lui ne pouvait interroger un récit dont l'autorité poétique impose au lecteur sa vérité.

Cette vérité naît d'un point de vue construit par la décision prise par Claudel de quitter son ambassade au soir du 1<sup>er</sup> septembre. La vieille bâtisse tient encore debout, tout le personnel est dehors, sain et sauf. « L'attente et l'inaction me deviennent intolérables. Je pars dans une petite auto que conduit mon attaché aéronautique, le commandant Têtu ». Claudel veut rejoindre Yokohama, ville portuaire plus menacée que Tokyo à ses yeux, et où vivent « des compatriotes qui concentrent entre leurs mains tous les intérêts de la France au Japon ». Il s'inquiète aussi de sa fille aînée Marie, en vacances chez l'ambassadeur de Belgique, dans sa villégiature de Zushi. Après avoir vu d'un talus la ville de Yokohama en flammes, après avoir poursuivi à pied, après avoir pleuré la mort de son ami le consul Desjardins, après s'être rendu sur *l'André-Lebon* à quai et s'être félicité de l'accueil fait aux réfugiés, après avoir embrassé

1 *D'or et de neige – Paul Claudel et le Japon*, Les Cahiers de la NRF, 2008 et *Claudel Danse Japon*, Classiques Garnier, 2012.

sa fille miraculeusement sauvée des eaux, l'auteur de l'épopée achève sa relation des faits, à distance du drame, par l'évocation d'un paradis précaire, chez le ministre de Pologne, éclairé par « la lampe au-dessus de la table [qui] oscille ». La scène finale, envoûtante, tait son retour à Tokyo où il découvre les débris de son ambassade incendiée le soir même de son départ. Sept jours se sont écoulés, sur lesquels Michel Wasserman revient dans la première partie de son ouvrage, en empruntant ses propres chemins.

À cette fin, le territoire de sa recherche s'élargit à d'autres témoignages, aujourd'hui oubliés, à tort tant ils sont passionnants. Celui du père Flaujac (responsable d'une paroisse de Tokyo) sur les trente mille malheureux pris au piège d'un entrepôt qui brûle serre le cœur. Cependant, Claudel étant parti pour Yokohama, la priorité est donnée à deux récits qui recourent le sien. L'auteur du premier cité est Albert de Bassompierre, l'ambassadeur de Belgique, qui relate, dans un article paru en 1931, les journées tragiques vécues à Zushi par les siens et Marie Claudel leur invitée. Le 1<sup>er</sup> septembre, en dépit d'une mer inquiétante, il est allé se baigner avec sa fille et Marie. « Le soleil paraissait voilé, le jour était vitreux », soudain l'eau les tire en arrière, il faut lutter ; pleins de terreur, tous trois regagnent le bord au prix d'un énorme effort. Peu après un raz de marée submerge le jardin et quelques heures plus tard, des hauteurs, l'ambassadeur découvre avec ses yeux, qui ne sont pas ceux d'un poète, la ville en flammes. Le deuxième récit que Michel Wasserman cite largement est celui du docteur Charles Guibier, un ami de Segalen dont la personnalité et le talent, également remarquables, justifient l'attention accordée à son témoignage de première main. Médecin de bord de *l'André-Lebon* (à quai pour quelque temps, car en cours de révision) il rend compte du désastre dans un article publié dans *l'Illustration* en novembre 1923 sous le titre : « De la terre qui tremble à l'arche qui sauve ». L'arche est ce paquebot momentanément en panne, « Babel » vers laquelle convergent des foules en quête de refuge et de soins qui susciteront l'admiration de Paul Claudel pour ses compatriotes.

Le 3 septembre à Tokyo, un autre point de vue se fait jour, dont l'ambassadeur va faire les frais. Le directeur de l'Athénée français, Joseph Cotte dénonce auprès du ministère l'absence de Paul Claudel. Ce dernier a quitté son poste sans en confier la charge à un remplaçant, les bureaux sont restés ouverts, la documentation n'est pas protégée, le personnel n'est pas payé. La maison est à la disposition de ceux qui passent, aurait même dit l'ambassadeur avant de partir au commandant

Voruz qui s'étonne lui aussi : « c'était un peu comme si un capitaine de vaisseau, quittant son navire en danger, mettait sa cabine à disposition de ceux qu'il laissait à bord ». Faisant le point avec prudence, Michel Wasserman conclut de son enquête minutieuse sur l'emploi du temps du poète entre le 1<sup>er</sup> et le 7 septembre 1923, que Joseph Cotte n'a pas tort. Et sans doute que l'intéressé se sait en faute, tant est embrouillée, comme à dessein, la chronologie de ses déplacements et actions tels qu'on essaie de les reconstituer par recoupements.

Mais qui perd gagne ! Dans une deuxième partie intitulée « Diplomatie du séisme » Michel Wasserman nous révèle comment l'ambassadeur reprend la main au bénéfice de sa personne, de sa carrière et de son pays. Le 20 septembre, dans sa première dépêche au ministère, après avoir fait l'analyse de la catastrophe, il conseille, dans l'immédiat, de répondre aux appels d'offre et de construire à cette fin à Yokohama une « Centrale française » qui permettrait à ses compatriotes de saisir les opportunités. Quant au long terme, Claudel l'envisage dans une lettre privée à Alexis Leger (alors chef de bureau à la sous-direction d'Asie). Ses propositions visant les intérêts bien compris de la France, seront reprises par Raymond Poincaré sous la forme d'une mission accordée à Martial Merlin, gouverneur général de l'Indochine. Plusieurs pages sont consacrées aux succès obtenus par le gouverneur accueilli en mai 1924 par un Claudel en pleine forme. Non seulement il n'était pas remplacé dans son poste, comme il avait pu le craindre, mais il avait pu faire avancer le projet de création d'un Institut franco-japonais. Dès son arrivée au Japon, Claudel avait repris le dossier. Dans une « Note sur la Maison de France » de décembre 1921, il précisait qu'à la différence des Écoles de Rome ou d'Athènes, son enseignement s'attacherait à la civilisation vivante. En mars 1924, la Maison franco-japonaise accède au statut de fondation d'utilité publique. Une villa est mise à disposition par Murai Kichibei, un industriel japonais. En novembre 1924, la Société franco-japonaise qui s'était constituée avec l'appui du vicomte Kuroda fête l'événement. Dans son discours, Claudel rend hommage à ses amis japonais qui eurent le courage, après le tremblement de terre, de poursuivre le projet : « Ils estimèrent que la nécessité d'une forme permanente à donner à la collaboration intellectuelle franco-japonaise s'imposait plus que jamais, et, par une espèce de miracle, ils surent imposer autour d'eux leur confiance et leur conviction ».

Claudel, note Michel Wasserman, « a réalisé point pour point le programme que lui décrivaient ses Instructions de 1921 », non pas en dépit

mais grâce au tremblement de terre. Le 1<sup>er</sup> septembre 1924, il représente la France aux cérémonies d'anniversaire dont « Un an après » distille la mélancolie déchirante : « Là-bas sur la mer il me semble voir une faible fumée, résidu presque diaphane de cet épais holocauste qui cachait le ciel la nuit de ce fatal dimanche ». Entre-temps, le diplomate accusé d'avoir quitté son poste s'est effacé au profit d'un héros de légende. Le 27 octobre 1923, paraissait dans *l'Illustration*, une version des événements tout à son honneur. Depuis le 25 septembre, il s'est installé à l'hôtel Impérial avec son épouse. Il y demeure jusqu'au mois de juin 1924 puis intègre la maison de bois bâtie par son ami l'architecte Antonin Raymond. Elle est si petite que l'ambassadeur ne peut y recevoir que deux ou trois personnes. Elle est à l'image d'un poète qui s'est détaché des choses. Dans le tremblement de terre, il a perdu de précieux manuscrits. Sans se plaindre, il s'est remis au travail, en héros ordinaire comme les Japonais victimes du séisme. Des « Villes en flammes » Claudel sort grandi, grâce à Michel Wasserman qui nous le rend humain.

Marie-Victoire NANTET